

**LA PENSÉE GRECQUE**  
**OU**  
**CE QU'IL FALLAIT D'ÉTERNITÉ DANS LE TEMPS**

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΑΝΤΕΠΙΣΤΕΛΛΟΝΤΟΣ ΜΕΛΟΥΣ κ. LUCIEN JERPHAGNON

Ainsi, votre illustre Compagnie a voulu, Messieurs, appeler à elle un Gallo-Romain. Il est vrai que cet habitant des terres brumeuses de l'Occident a passé ses jours à observer, avec une passion qui jamais ne s'est éteinte, les relations entre la Grèce éternelle et la Rome des Césars, entre les Grecs, qui régnaient sur l'esprit, et les Romains, qui régissaient l'espace et le temps, et dont les meilleurs, sans trop oser le dire, ne se consolait point de n'être pas nés Athéniens.

Le temps, Messieurs, ne sépare pas; il unit. Au point que, vivant plus volontiers en ces époques-là qu'en ce siècle sur sa fin, il arrive à votre confrère gallo-romain de s'y croire toujours. Et c'est ainsi qu'il regarde, amusé, la suite de Néron, quand en septembre 66, il s'en vint ici même, deux cent soixante-deux ans après le consul Flamininus, proclamer (citons - le) «la liberté des Grecs», une liberté qu'au fond de leur âme, les Grecs n'avaient jamais perdue, ni ne perdraient à aucun moment de leur si longue histoire. Ou encore, tout en bout de table, le Gaulois se divertit à écouter Hadrien (archonte en Grèce depuis 111-112), taquiner le bon Phavorinos, ce Grec né lui aussi en Gaule, ami de Plutarque de Chéronée. Et surtout, dans les années 260, alors que déjà sur l'Empire les ombres s'allongent, il est là, avec Porphyre, avec Origène, écoutant Plotin, et comme eux comprenant l'admiration que portent au maître Gallien et Salonine, le dernier couple impérial philhellène... Ce serait à croire, Messieurs, que le temps n'existe que pour ceux qui le veulent bien.

Or, voilà que ce Gaulois romanisé, et donc hellénisé dans la même mesure, se voit aujourd'hui accueilli, pour indigne qu'il s'en juge, en cette Académie d'Athènes dont le prestige tient à la fois au renom de ses membres (et de cela on parlait lors de la toute dernière rentrée de l'Institut de France), et au symbole attaché à son nom depuis deux mille quatre cents ans. Car, en établissant son école aux jardins d'Akadémos (lieu que Porphyre prétend «non

seulement désert et éloigné de la ville, mais à ce qu'on dit, malsain»<sup>1</sup>), Platon, sans le savoir, donnait un nom à toutes les Compagnies à venir, gardiennes des plus hauts savoirs. Et depuis Marsile Ficin, plus de cinq siècles attestent que ce nom a prévalu partout et toujours. Et donc si, en terre d'orthodoxie, je puis risquer cette comparaison, de même que l'Église de Rome tient l'insigne basilique de San Giovanni in Laterano pour «la mère et la maîtresse de toutes les églises» de l'Occident (*mater et magistra omnium ecclesiarum*), de même l'Académie d'Athènes, par la grâce du divin Platon, est en quelque façon *mater et magistra omnium Academiarum*, la mère et la maîtresse de toutes les Académies.

C'est bien pourquoi, Messieurs, l'honneur qu'en ma personne vous faites à la France (j'allais dire: à la Gaule...), m'accable en même temps qu'il m'exalte. Enfant naturel de la *philosophia* des Grecs, je me vois, par l'effet de votre choix, comme reconnu et légitimé par Platon en la personne de ses successeurs en Athènes. Il y a là plus qu'un honneur: une seconde naissance à l'hellénité. Et de cette élection, au sens profond du mot, qui me vaut d'être plus grec encore d'esprit, puisque maintenant des vôtres, je n'aurai pas trop, Messieurs, du reste de mes jours pour vous remercier, et pour tenter de m'en montrer digne, ταῦτα οὐχ ὕβρις, bien sûr.

\* \* \*

Pour nous, Messieurs, qui venons de ces contrées jadis habitées par ceux qui parlaient des idiomes confus, et que pour cela vous appeliez βάρβαροι, c'est un bonheur en même temps qu'un devoir de reconnaître l'étendue de notre dette. Ce que nous devons au génie des Grecs, on l'a dit et redit depuis saint Augustin jusqu'à Hegel, et l'exercice même de la philosophie, par la distance qu'il marque avec les choses, est depuis les commencements l'attestation d'un esprit affranchi. Ces précurseurs que nous appelons les présocratiques avaient donné aux hommes d'autres yeux pour percer le secret des apparences, et du coup, le monde s'était mis à intriguer les hommes. On lui cherchait un fondement, une nature, mais cette fois, raisonnables. À ces premières lueurs de l'esprit se levèrent les premiers systèmes, qui tous tendaient à rendre moins opaque le monde aux yeux des hommes, et moins impénétrables leurs

---

1. Porphyre, *De abst.*, I. 36.

destins. À mesure qu'on distinguait  $\mu\ddot{\upsilon}\theta\omicron\varsigma$  et  $\lambda\acute{o}\gamma\omicron\varsigma$ , pour le dire comme Pindare, à mesure que s'accusait la distance entre le mythe, lourd de majesté terrifiante, et l'humaine parole, si fragile, mais vérifiable, moins implacable se faisait la pesanteur des travaux et des jours. L'univers était devenu lisible, et c'était là le fruit de la pensée. Non, certes, qu'elle eût congédié les dieux, mais elle situait les hommes par rapport, non plus à l'Olympe, mais à une certaine idée de l'Olympe. Et aux questions que se posaient les hommes, c'étaient les hommes qui, maintenant, répondaient, et c'étaient les hommes qui du chaos faisaient un cosmos. Ainsi, Xénophane avait dit vrai: «Ce n'est pas dès le commencement que les dieux ont tout dévoilé aux mortels, mais en cherchant, ceux-ci, avec le temps, ont découvert le meilleur»<sup>2</sup>.

À peine avait-on commencé à savoir, que déjà l'on se réjouissait de savoir qu'on savait. Quand viendra Socrate, les plus avisés sauront, comme lui, qu'ils ne savaient pas, et de tous les savoirs, celui-là ne serait pas le moins fécond, peut-être parce que toute connaissance se révélait soudain stable et instable à la fois, tour à tour absolue et relative, porteuse de vie et de mort. Et il ne faudra pas moins que ce juste soit condamné pour qu'on sache que philosopher, c'est aussi rendre habitable la cité des hommes, et dût-on le payer de sa vie. Leçon trop haute, et qui nous restera jusqu'à la fin des temps comme un reproche. «Tous ceux que sauve aujourd'hui la philosophie, écrit à Thémistios l'empereur Julien, c'est à Socrate qu'ils doivent leur salut»<sup>3</sup>.

Platon dirait aux hommes que si la perfection n'est pas de ce monde, ce monde procède de la perfection, qu'on voit mal si bas. On se reconnut alors parmi les prisonniers de la caverne (et, à vrai dire, n'y sommes-nous pas toujours?). Mais par la magie des *Dialogues*, du moins gardons-nous dans notre nuit la nostalgie de la lueur entrevue, et l'espérance fondée d'en connaître l'éternelle plénitude. Certes, la cité que décrivent les livres de la *République*, le monde des formes que fixe l'aurige du *Phèdre*, ne sont, dira-t-on, que la projection dans les cieux de notre aspiration à une vie délivrée? Soit, mais il n'est pas indifférent, il n'est pas superflu que l'humain ait été ainsi magnifié en pensée, dût-il n'exister, comme dit Glaucon, «en aucun lieu du monde»<sup>4</sup>. Mais qu'aurait donc été un monde sans Platon?

2. Stobée, *Flor.*, III.29.41.

3. Julien l'Empereur, *Epist.* X.

4. Platon, *Resp.*, IX, 592 b.

Vint Aristote, qui renoua avec la physique, et sur de vieux problèmes posa un regard neuf. Il mit dans les mots et les choses un ordre qui résisterait à l'érosion des siècles. Et vinrent les temps hellénistiques, la mutation politique et tout autant psychologique entraînée par l'épopée macédonienne et l'expansion romaine. «Ne vivent seuls, avait dit Aristote, que les monstres et les dieux»<sup>5</sup>. Or, les cités d'autrefois, où le ζῶον πολιτικὸν s'était affirmé et affiné, les cités ne seraient plus, désormais, que des municipalités, disséminées dans de vastes empires. Ainsi décentrés, les citoyens devraient inventer d'autres manières d'être soi dans un univers redessiné au gré des conquérants. Une *societas humani generis* naissait de la force des choses. Encore fallait-il n'y point perdre son âme, préserver au fond de soi une enclave inexpugnable, une exterritorialité spirituelle, où chacun serait sujet et souverain, comme autrefois dans sa cité perdue, citoyen de son âme en même temps que citoyen du monde. Ce fut, là encore, une leçon des Grecs, dont la langue allait partout se répandre, et la culture s'étendre, aux dimensions d'un monde indéfiniment agrandi. Exorcisant les terreurs et les avidités, les folies et les phobies des hommes, épicuriens, stoïciens et cyniques leur proposeront, chacun à sa manière, un psychagogie, des repères, une manière d'être libres. Que l'on choisisse de se dégager des servitudes de la vie publique, ou de s'y engager, du moins goûtera-t-on, au prix d'une discipline fondée sur la raison, cette paix intérieure qui tant ressemble à du bonheur.

À ce simple rappel, Messieurs, de ces victoires de la pensée hellénique sur la nuit des origines, et de la pensée hellénistique sur tant de mutations, à cette énumération qui pour nous correspond à une reconnaissance de dette, j'aimerais ajouter un élément, trop souvent négligé des historiens de la pensée, et que pourtant je tiens pour inhérent au génie grec: je veux dire le sens toujours présent de la mesure. Car si chacune de ces écoles propose du monde sa vision bien à elle, aucune ne prétend pour autant, comme le feront nos modernes systèmes, délivrer le dernier mot sur la nature des choses, et mettre le point final à une aventure qui n'aurait que trop duré. C'est, à mon sens, tout le contraire. Ainsi, c'est au moment où, dans les *Dialogues*, on va enfin savoir, que Socrate paraît s'esquiver dans le mythe. C'est à l'instant où ils se dérobent à la relativité des mots, que l'Un, le Bien, le Vrai, le Beau, l'Amour, révèlent l'absolu de leur essence. Platon, se référant au ciel des Archétypes et décrivant la

---

5. Aristote, *Po lit.*, A2,1254 e.

république idéale, fait dire à Socrate, au livre IX: «De cet État, il y a peut-être un modèle dans le ciel pour qui veut le contempler, et régler sur lui son gouvernement; au reste, que cet État existe quelque part ou soit encore à venir, peu importe: c'est de celui-là et de nul autre qu'il suivra les lois»<sup>6</sup>. Et de cela, je perçois un écho sept siècles plus tard, quand Saloustios, assurant que les âmes vertueuses partageront le bonheur des dieux, ajoute simplement: «Et si rien de tel ne devait leur arriver, la vertu elle-même suffirait à rendre heureux ceux qui ont choisi de vivre selon elle, et qui l'ont pu»<sup>7</sup>. On pourrait évoquer Aristote, qui sait tout des cieux, du Premier moteur et de la Pensée qui se pense, et qui prend soin de préciser qu'une cité doit rester à l'échelle humaine: il faut pouvoir, dit-il, l'embrasser d'un seul regard (et là, nous pouvons imaginer de quel œil Aristote regarderait nos modernes mégapoles, de moins en moins habitables précisément parce que de moins en moins humaines). Il faudrait encore citer Épicure qui du plaisir faisait «de commencement et la fin du bonheur»<sup>8</sup>, et qui exaltait celui qu'on prend au pain d'orge et à l'eau et se promettait un festin délicat si un ami lui envoyait un petit pot de fromage. Il faudrait rappeler les exigences des Stoïciens à l'endroit du sage, si hautes en vérité qu'il leur fallait bien reconnaître n'en avoir jamais rencontré un seul.

Ainsi, cette dialectique de l'un et du multiple, de l'illimité et de la limite, de l'absolu et du relatif, de l'universel et du particulier, du parfait et de l'imparfait, exorcisait d'avance le mauvais démon de l'ὕβρις, de la démesure qui aimerait s'affranchir des limites du possible, et qui voudrait faire porter au discours humain une charge d'absolu qu'il ne peut contenir. En philosophie, ferons-nous jamais mieux qu'entrevoir? Bergson, fin connaisseur de la pensée grecque, disait à propos des plus hautes intuitions: «Je ne sais pas, mais je devine parfois que je vais avoir su»<sup>9</sup>.

Et si cette conscience de leur simple humanité, soulignée par les philosophes eux-mêmes, n'avait pas suffi à décourager la suffisance, si même l'oracle avait échoué à rappeler au philosophe qu'il n'est pas un dieu, la tradition y aurait pourvu. Les doxographes grecs ont recueilli, en effet, et non sans malice, mille petites choses qui se disaient des uns et des autres, et du coup, le message

6. Platon, *Resp.*, IX, 592 a-b.

7. Saloustios, *De diis*, XXI.1.

8. Épicure, *Ad Menæc. Epist.*, 129-130.

9. Cité par V. Jankélévitch, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1966, p. 422.

des philosophes se nuance d'un soupçon d'ironie, d'une pointe de dérision, d'une touche de plus d'humanité. Car enfin, est-ce un hasard si Thalès, le philosophe de l'eau, déjà tombé dans un puits, passe pour être mort de soif en regardant les jeux hymniques? Si Héraclite, le philosophe du feu, est mort, paraît-il, hydropique? Si Socrate, le juste par excellence, fut condamné de la façon la plus injuste? Est-ce un hasard si Platon, le philosophe de l'Idéal, passe pour être mort dévorée, non point par l'Idée du pou dont il est fait mention dans le *Parménide*, mais bien par les bestioles sensibles (τὰ ζῷα), situées sur le deuxième segment de la ligne en partant du bas, comme il est dit au livre VI de la *République*? Hasard encore, si les *Déipnosophistes* font dire à Épicure que «la source et la racine de tout bien est le plaisir du ventre»<sup>10</sup>, alors qu'à son dernier jour, lui-même avouait à Idoménée d'intolérables douleurs d'entrailles? Hasard toujours, si Zénon, qui défendait la théorie de l'âme-souffle, passe précisément pour être mort étouffé, sans doute en avalant de travers? Et si l'on s'est tant amusé de l'infortuné stoïcien, tout tremblant sur son bateau par gros temps? Sans doute n'avait-il jamais autant regretté de ne s'être point fait épicurien, car c'est alors du rivage qu'il aurait tranquillement observé les éléments déchainés, à la façon de Lucrèce:

*Suave mari magno turbantibus aequora ventis....*<sup>11</sup>.

Oui, que de coïncidences, Messieurs, dont on pourrait allonger la liste! Mieux vaudrait tout de suite reconnaître qu'il y a là un esprit, et qui rejoint en l'amplifiant la conscience qu'avaient les philosophes grecs de leur propre finitude. Et donc, en donnant au monde la *philosophia* sous tant et tant de formes, les Grecs laissaient entendre qu'il était prudent de ne s'inféoder à aucune. Ainsi, parallèlement à la naissance de la démocratie, dont nous célébrions ici même, il y a cinq ans, le 2.500<sup>e</sup> anniversaire, c'était une liberté de plus, et tout comme l'autre souveraine, dont les Grecs suscitaient l'idée et le désir.

Certes, toutes ces visions du monde s'affrontèrent au cours des âges, suscitant des discussions parfois passionnées, souvent goguenardes. C'est ainsi qu'un Sénèque pourra dire qu'il est plus facile, à Rome, d'accorder deux horloges que deux philosophes<sup>12</sup> (et souvenons-nous qu'à Rome, nul n'a jamais très

10. Athénée, *Deipn.*, XII, 546 F.

11. Lucrèce, *De rer. nat.*, II.1.

12. Sénèque, *Apocol.*, II.2.

bien su l'heure...). Pourtant, en des temps moins idéologiquement sectaires que les nôtres, ces courants si divers se croisèrent, s'enrichissant de leurs différences, et contribuant, avec les œuvres de vos poètes et de vos tragédiens, de vos historiens, de vos sculpteurs et de vos architectes, à cette élégante harmonie de chacun avec la nature, avec la cité et avec soi-même que, bien plus tard, on appellerait humanisme.

\* \* \*

Occupé depuis tant d'années par la civilisation romaine, je fus bien placé, Messieurs, pour observer à travers les siècles le rayonnement, et jusqu'aux confins d'un si vaste empire, de tant d'idées et d'images nées sous le soleil de la Grèce. Envoûté par la magie de l'éternel présent que j'évoquais en commençant, j'ai vu se former le cercle des Scipions, et Cicéron se construire une pensée; j'ai lu par-dessus l'épaule de Marc Aurèle la page où il rend grâce aux dieux d'avoir été éduqué à la grecque. J'ai regardé Aulu-Gelle et Macrobe recopier pour leurs enfants ce qui, de tant de trésors, ne devait pas se perdre (et n'est-ce pas Macrobe qui confesse qu'on ne comprend rien à Virgile si l'on ne connaît à fond la Grèce?)<sup>13</sup>. J'ai remarqué que le jeune Augustin changeait à vue d'œil à mesure qu'il lisait les *libri platoniorum* prêtés par ses amis platoniciens du cercle de Milan (et, me disais-je, que n'a-t-il fait, comme avant lui l'empereur Julien, un stage aux écoles d'Athènes! La théologie latine en eût été changée...). J'ai visité Boèce dans sa prison, et j'ai su que la divine *philosophia* serait sa dernière consolation. Et passé l'interminable voyage au bout de la nuit d'un Occident sinistré, j'ai vu Jean Scot Erigène cheminer à travers les Pères grecs, et soudain déboucher dans la lumière oubliée de Plotin et de Proclus. Et dans les turbulentes universités médiévales, j'ai vu les étudiants se prendre de passion pour un Aristote perdu depuis six siècles, et qui tout soudain devenait le philosophe par excellence. Au reste, les chrétiens d'Occident ont-ils jamais oublié ce qu'ils devaient aux Grecs? Récemment encore, au Vatican, où il exerce les fonctions de ministre de la Culture, S. Ém. le Cardinal Poupard exaltait «l'audace créatrice des Pères grecs du IV<sup>e</sup> siècle, qui surent utiliser toutes les ressources de la *paideia* grecque pour inventer une pédagogie

13. Macrobe, *Sat.*, VI.22.11.

chrétienne, toute neuve dans sa finalité, mais entièrement construite à partir des ressources et de la structure de la pédagogie grecque»<sup>14</sup>.

Au spectacle d'une si longue histoire, un fait me tient émerveillé depuis mes jeunes années: ce n'est point par les armes que la Grèce s'est donné un empire, et pas davantage elle ne s'est soumise des esclaves ou des vassaux, imitateurs ou copistes de son génie, comme trop souvent on l'a dit. Chaque peuple a puisé dans les trésors de la Grèce de quoi construire sa propre richesse: il y a bien une philosophie romaine, il y a un art romain (mon savant ami Robert Turcan l'a définitivement montré)<sup>15</sup>, et il en va de même pour tous les arts, sur qui toujours règneront les neuf Muses. Ainsi avez-vous éveillé en nous la passion de nous créer nous-mêmes; vous nous avez engendrés à la liberté, tant il est vrai que selon Plotin, le maître de mes vingt ans, toute hypostase procède de soi-même en même temps que de son principe. Et si l'on m'objecte que les Grecs n'ont pas nécessairement servi plus que d'autres peuples les valeurs qu'ils promouvaient, je répondrai avec mon maître et mon illustre amie Jacqueline de Romilly, que «des Grecs, du moins, ont su dire ce qu'ils auraient dû être, et définir des valeurs, et quelquefois mourir pour elles<sup>16</sup>. On ne s'en remettrait plus entièrement, comme auparavant, à des traditions indigènes; on ne se contenterait plus de vagues aspirations: une image claire, radieuse, universelle, s'imposait du bien, du vrai et du beau. Elle rayonnait de vos textes, de vos sculptures et de vos temples, et chacun découvrait une fierté, jusque là inconnue, à réaliser, à sa mesure, l'humain tel qu'il doit être: καλὸς κάγαθός. La formule a fait le tour du monde antique, et mon éminent ami Evaghélos Moutsopoulos en a brillamment montré le passé et l'avenir: «Les institutions, dit-il, les sciences, les arts et la philosophie de l'Europe gardent à jamais l'empreinte des valeurs créées par l'hellénisme»<sup>17</sup>.

\* \* \*

Dans l'Athènes antique, le foyer commun, ἡ κοινή ἐστία, brûlait sur l'agora, concentrant symboliquement dans sa flamme sacrée les feux épars de

14. P. Poupard, *Pédagogie chrétienne et culture moderne*, *Impacts*, 1995/3-4, p. 9.

15. Voir R. Turcan, *L'art romain dans l'histoire*, Paris, Flammarion, 1995.

16. J. de Romilly, *Pourquoi la Grèce?*, Paris, Éd. de Fallois, 1992, p. 296.

17. E. Moutsopoulos, *Le droit de cité de la culture grecque dans l'univers culturel européen. Pérennité ou survie?*, *Platon*, 46 [nos 91-92], 1994, p. 189.

tous les foyers domestiques. Là était le cœur de la cité. Je vois là l'image de ce feu de l'esprit que vous avez allumé tandis que, *barbaroi*, nous nous accommodions des ombres de la Caverne. J'y vois l'image de ce feu qui de la Grèce gagna toutes les contrées du monde antique, et de proche en proche, les terres les plus reculées où vivaient mes ancêtres. Ainsi, la pensée s'était emparée de l'espace et du temps, et de ce feu-là, qui brûlerait dans des myriades de foyers de par le monde, Athènes serait pour toujours la gardienne.